

MERS ET MONDES

Les tableaux de France Jodoin, aux surfaces riches et sensuelles et d'une luminosité pour ainsi dire polyphonique, captent notre regard et invitent celui-ci à s'attarder. Il y a l'application de la peinture sur la toile – tantôt grattée, supprimée, étalée, dissoute puis réappliquée – une façon pour Jodoin de nous interpeller directement, ce qu'elle fait aussi indirectement par l'imagerie de ses compositions – les embarcations, l'eau, les ciels, l'architecture et les figures, tout semblant s'imbriquer dans un monde où la peinture s'impose comme élément fondamental et fait partie de l'ordre naturel des choses. En tant qu'observateurs de ce monde pictural, nous établissons nos propres repères et inventons des histoires à partir des marques, lavis, traits estompés et coulisses laissés par l'artiste, et plus notre regard s'attarde, plus nous prenons conscience du fait qu'ils proposent une interaction intimiste, sociale, généreuse et profondément humaine. La question sous-jacente au processus de création de France Jodoin est constructive : évaluer le temps qui passe et qu'on partage dans un monde matériel dont le sens véritable découle de notre propre degré d'engagement et de ce qu'on en retire.

Les œuvres présentées dans le cadre de cette exposition sont emblématiques de l'affinité qu'entretient France Jodoin avec la littérature en général, et peuvent ainsi être interprétées en parallèle avec certains éléments de la littérature narrative. La facilité avec laquelle elle donne à ses histoires l'ampleur du format de la toile, et cette constance d'un tableau à l'autre qui suggère un plus vaste projet – à l'instar d'un travail d'auteur – sont ici dignes de mention. Dans l'œuvre intitulée *J'ai tendu un hamac aux mailles liquides*, ainsi que dans ses tableaux de plus grand format en général, le spectateur, en tant que voyageur ou visiteur, n'arrive pas à la toute fin d'une histoire, mais plutôt à un dénouement panoramique. Les embarcations ont pour l'instant regagné leur baie familière. La peinture est appliquée en vastes plans de sorte que l'eau comme le ciel baignent dans la lumière, et l'atmosphère générale a le rythme narratif d'un *adagietto*. Les *Seascapes* – tableaux de plus petit format – présentent des événements isolés d'une intensité propre à la nouvelle littéraire : les forces de la nature s'imposent, enveloppent sinon menacent d'engouffrer les embarcations : c'est dans les plus petites histoires de la vie quotidienne où il nous faut le plus souvent affronter tumulte, anxiété et risque. *Quelques tragédies en guise de bijoux* (du poème

NO SAILORS WITHOUT WATERS

France Jodoin's paintings, sensually rich surfaces in which luminosity is given orchestral range, condense one's attention and invite the eye to linger. We encounter her agency directly, in paint applied, scraped at, removed, wiped off, brushed, dissolved and reapplied, and indirectly through the imagery in her compositions: boats, water, skies, architecture, and figures, all are seemingly embedded in a world whose natural order defers to painting as an elemental force. We are participants in the common construction of particular signs and stories from her layered marks, washes, wipes, drips and passes, and the longer we remain present and engaged, the more we become aware that the interplay they offer is intimate and social, generous, and profoundly human. The fundamental impulse animating France Jodoin's creative process is a hopeful one: to esteem time passing, shared, in a material world whose very meanings are the results of and rewards for the depth of our own involvement.

The works in this exhibition are emblematic of France Jodoin's affinity for literature in general, and they could be read as paintings with parallels to formal elements found in literary narrative. The effortlessness with which she scales her stories according to format, and that this continuity suggests a larger project – the product of an authorial approach – should not go unnoticed. In *J'ai tendu un hamac aux mailles liquides*, and her larger-format works in general, the viewer, as traveler or visitor, arrives not at the final point in a story, but at a panoramic dénouement. Boats have returned for the moment to familiar bays. Paint is applied expansively, serving light in the water as much as in the sky, and the overall tempo is *adagietto*. The small-format *Seascapes* present isolated events with an intensity familiar to the short-story form: nature's forces press in, envelope, or threaten to engulf the boats: daily life's smaller stories are where we most often face tumult, anxiety and risk. *Quelques tragédies en guise de bijoux*, (from Anne Hébert's «Le tombeau des rois») stunningly summons the guises and powers of poetic language to create an immersive experience. In *L'incantation du temps* (from Alain Grandbois' «Rivages de l'homme»), three formally-deployed sentinels, standing in their boats in a fog bank, look back through time. Are these phantom-like pilots appearing at the end of their own



